

# LA DÉSERTION, UN PROBLÈME ?

INTERVIEW CROISÉE  
AUTOUR DU LIVRE  
« TOUT PLAQUER »



GROUPE GROTHENDIECK

NICOLAS BONANNI

ANNE HUMBERT

*La découverte du texte d'Anne Humbert qui est devenu Tout plaquer. La désertion ne fait pas partie de la solution... mais du problème a soulevé des débats au sein de notre maison d'édition. Ce texte venait en effet à la rencontre de nos parcours, de nos quotidiens et s'immisçait dans nos discussions avec d'autres camarades. Lors du travail éditorial, nous nous sommes rendus compte que plusieurs de nos livres amenaient un questionnement autour de la désertion, sans en faire nécessairement leur sujet principal. Il nous a semblé pertinent de pousser plus loin les questions soulevées.*

*En guise de continuation du débat ouvert avec ce livre, nous avons proposés à Anne Humbert d'échanger avec deux autres auteurs publiés au Monde à l'envers. Nous proposons ici une discussion à trois voix, avec Nicolas Bonanni, auteur de Que défaire ?, de Fab, membre du groupe Grothendieck, auteur de L'Université désintégrée et d'Anne Humbert, autrice de Tout plaquer.*

*Le monde à l'envers*

***Pouvez-vous présenter vos livres respectifs et dire en quoi ils rencontrent la question de la désertion ?***

*Anne Humbert* : La désertion est le sujet central de mon livre. Cela vient du fait qu'autour de moi il y a énormément de gens qui désertent. Certes, puisque c'est aussi de là que j'écris, il y a des ingénieurs, mais aussi des personnes qui viennent de nombreuses autres professions. Un exemple : ma sœur était prof d'anglais, elle est devenue journaliste. Maintenant ses amis journalistes désertent pour devenir maraîchers ou pour ouvrir des pubs en Normandie. Ce que j'essaye d'amener dans le livre, c'est que tout ce mouvement de désertion est en prise avec une idéologie de la mobilité. Et c'est ce mythe que j'ai voulu déconstruire.

*Fab, Groupe Grothendieck* : Notre bouquin est d'abord une enquête critique sur les liens entre l'université, les industriels et l'armée, à l'échelle de Grenoble. J'interviens dans cette discussion parce que dans la conclusion de *L'Université désintégrée*, nous proposons des perspectives de luttes, à travers notamment une partie intitulée « Refus total contre refus parcellaire ». Nous abordons la question de la désertion d'une manière qui rejoint un peu ce que dit Anne. Nous critiquons cette notion en disant que c'est un choix éthique, personnel, mais qu'au niveau politique ça mène pas à grand-chose.

*Nicolas Bonnani* : Mon livre part du constat que tout une partie des forces anti-capitalistes sont sur une posture de résistance contre le libéralisme et contre l'extrême droite et que, comment dire... on ne s'attend pas à gagner. En outre, cette posture de « résistance » ne porte même pas ses fruits pour résister. On se fait poutrer la gueule dans tous les sens, voilà. Mon livre se propose donc d'aborder les choses d'une autre façon pour se redonner des perspectives.

## ***Et le lien que tu fais avec la désertion ?***

*Nicolas Bonanni* : J'appuie mon analyse sur les luttes des dernières décennies dans la société française. Mon impression est qu'il y a, au-delà des syndicats ou des partis, un très large mouvement extra-parlementaire qui conteste l'emprise du capitalisme et dans lequel il y a des choses sur lesquelles s'appuyer pour quitter cette posture de résistance. Or, ces luttes ont la prétention de proposer des alternatives qui sont radicalement autres et qui s'appuient assez peu sur des choses qui sont à l'intérieur du système, comme le travail par exemple. Donc elles ne se basent pas, ou assez peu, de l'idée que c'est depuis cet endroit qu'on va lutter. Que ce n'est pas en se battant depuis l'intérieur qu'on va réussir à créer le socialisme ou le communisme. Ces luttes essaient donc de créer un en-dehors, de créer des espaces, des temps, des outils, des savoir-faires échappant à l'emprise capitaliste. Il y a là une question de désertion. C'est l'idée que pour créer des rapports sociaux radicalement différents (qui échappent à la fois aux rapports d'exploitation capitaliste et à la fois aux rapports de dominations, aux rapports de pouvoirs standards, aux rapports d'autorité...) il faut mener le combat depuis « l'extérieur ».

***Vous ne semblez pas positionner exactement la désertion, ou plutôt sa définition, et donc sa critique, au même endroit. Pouvez-vous essayer de préciser ce point ?***

*Fab, Groupe Grothendieck* : Je ne pense pas que la désertion soit une posture politique. C'est plutôt une posture éthique, individuelle. Par ailleurs, je critique cette posture individuelle, parce que je n'arrive pas à comprendre comment le fait de désertir pourrait provoquer un mouvement d'ampleur pour changer la société. Je n'arrive pas à voir de lien de cause à effet. La majorité des discussions avec des personnes prônant la désertion font toujours usage du conditionnel pour nous rétorquer que « si tout le monde le fait, le système tombe ». Les changements sociaux ne sont pas le fait de choix individuels, même massifs.

*Anne Humbert* : Je comprends qu'on puisse avoir marre de son boulot, qu'on n'en puisse plus, qu'on n'y croie plus. Et donc que, quand on en a les moyens, on déserte. Tant mieux pour ceux qui le font. Mais pour moi, ce n'est pas un acte politique, parce que ce dont on a besoin c'est de changer les règles du jeu. Ce que je veux dire, et je pense qu'on se retrouve là-dessus, c'est qu'on n'a pas besoin de *sauveur* mais de *règles justes*. La politique, dans ma conception, c'est définir des fonctionnements sociaux justes et aussi désirables que possibles. Au contraire les déserteurs se présentent comme des sauveurs, comme si on avait besoin d'eux pour produire de la nourriture, pour sauver la planète ou pour limiter le réchauffement climatique. Pour reprendre ce que je dis dans le livre, si les gens sont ingénieurs plutôt que médecins, ce n'est pas par manque d'éthique mais plus prosaïquement parce qu'il y a plus de places disponibles pour être ingénieurs (et remarquons qu'à l'heure

actuelle les pouvoirs publics veulent encore augmenter d'ailleurs le nombre de places en école d'ingénieur). Le fond du problème, ce n'est pas qu'un individu particulier devienne médecin ou ingénieur ; c'est plutôt de lutter pour qu'il n'y ait plus chaque année 45 000 personnes formées pour devenir ingénieur. On a besoin de changer les règles du jeu globales. Mais personne à ma connaissance, y compris les ingénieurs déserteurs, ne dit : il faut arrêter de former 45 000 ingénieurs par an et il faut passer à 10 000 ingénieurs.

*Nicolas Bonanni* : Je suis d'accord avec une partie de ce que vous dites, et en désaccord avec une autre partie. Je vous rejoins sur la distinction entre éthique et politique. L'éthique, c'est ce qui est de l'ordre du comportement individuel, des règles de vie qu'on se donne à soi-même. Le politique, lui, se joue nécessairement une échelle collective, car il concerne les rapports sociaux, l'organisation de la société. Pour le dire simplement : certaines activités sont très bien à pratiquer individuellement si c'est qu'on aime faire... mais de là à imaginer que ça change le monde il ne faut peut-être pas exagérer. Et au contraire, il y a d'autres activités qui ont un impact sur le changement social mais elles ne sont pas forcément très plaisantes à faire sur le coup. Je pense qu'il faut essayer de conjuguer les deux, mais ce n'est pas évident à tenir.

Au delà de ça, il y a quand même une difficulté dans ce que tu dis Anne, sur le fait que l'on a pas besoin de sauveurs. Selon moi, le problème central de notre époque c'est l'impuissance réelle et l'impuissance symbolique, au niveau des imaginaires. La grande question c'est : comment on fait pour (se) redonner du pouvoir. En réponse, il y a donc le grand récit des déserteurs, il est très beau, très joli, mais on voit bien, et tu décris très bien dans ton livre, que c'est du *bullshit* parce que ça ne touche qu'un très faible nombre de personnes. Il y a d'autres réponses, dont on sait également que ce ne sont pas des réponses, en fait : ce n'est pas en adhérant à un syndicat qu'on va faire changer les choses, pas plus qu'en allant voter pour un gros ou pour un petit candidat aux élections, ou qu'en s'abstenant... Toutes ces solutions ont montré leurs limites et leur impuissance à la transformation sociale dans une direction émancipatrice. Mais il faut bien créer un levier d'action, chercher une réponse à cette question de l'impuissance politique. Je fais appel à mon expérience personnelle : c'est bien parce qu'à un moment, dans mon parcours de vie, j'ai rencontré certaines personnes ou que j'ai constaté que des petites actions étaient possibles et avaient de l'impact, que je sais intimement que de plus grandes choses sont également possibles. Autour de la désertion, il y a cet enjeu : de plus en plus d'habitants des pays industrialisés se rendent compte que l'élite qui gouverne ces pays est en train de cramer la planète pour un projet complètement immoral. Et ces gens se mettent en mouvement dans une direction de transformation sociale, cherchent à retrouver de la puissance politique, à sortir de l'impuissance. Ce n'est pas rien !

*Anne Humbert* : Bien sûr, la question de l'impuissance est centrale. Mais pour moi, les ingénieurs déserteurs amplifient le sentiment d'impuissance quand ils montrent du doigt ceux qui n'osent pas de quitter

leur boulot salarié (pour une raison ou pour une autre) et qu'ils pointent le fait qu'on est nuls, qu'on n'est pas moral. On se sent alors encore moins en capacité d'agir, car ils nous rabaissent et... ça marche ! Donc, au lieu de me convaincre que je peux agir, ils me donnent le sentiment d'être encore plus impuissante. Selon moi, ce qui pourrait redonner un sentiment de puissance, ce serait un partage de la honte. Je le dis à la fin de mon livre : le mouvement féministe a eu cette puissance justement parce que plein de femmes ont partagé ce qui leur faisait honte, et que dans ce partage elles ont pu se rendre compte que ça ne venait pas d'elles. Et une fois qu'elles avaient dit ça, elles ont pu trouver des moyens pour s'organiser collectivement et y résister. Dans le cadre du travail, ce n'est pas du tout ce qui se passe. D'autant que le discours des déserteurs est axé sur le fait que ce serait en fait *facile*, qu'il suffirait de prendre conscience que le système est injuste, et de trouver une ferme pour pouvoir changer le monde. Un récit de ce type, un récit victorieux, fait que ceux qui n'y arrivent pas se sentent encore plus impuissants. Alors que si on reconnaissait notre inutilité ou le fait que l'on ne sait rien faire en tant qu'ingénieur, je suis convaincue que l'on trouverait des solutions collectives.

Mon problème avec les déserteurs, ce n'est pas que leur modèle ne me plaît pas, mais que ce n'est pas un modèle généralisable à l'ensemble de la société. Ce sont des gens qui sont hyper-compétitifs, prêts à écraser les gens moins compétitifs même dans le cadre de leur « désertion ». Je pense en particulier à un exemple où plusieurs personnes étaient en compétition pour obtenir des terres agricoles, et l'ingénieure déserteuse a réussi à en évincer un en disant qu'il n'était pas féministe. Puis elle en a évincé un autre parce qu'il ne parlait pas bien, qu'il n'avait pas le bon capital culturel. Je pense que ce ne sont vraiment pas de bons modèles, parce qu'ils sont individualistes, parce que ce sont des bêtes de compétition.

Une critique que je fais aux ingénieurs déserteurs médiatisés, c'est qu'ils n'ont pas de solidarité réelle. Ils montrent du doigt ceux qui restent dans le système, mais ne mettent jamais en place de mécanismes de solidarité. Je donne dans le livre l'exemple d'une collègue déserteuse qui refusait d'être solidaire de ses collègues qui se battaient pour avoir des RTT en disant « mais vous êtes vraiment trop cons, la solution c'est de désertir ». Or ce qui rend puissant, c'est le fait de voir des gens qui s'auto-organisent et qui y arrivent, car ce sont des modèles positifs qui me donne envie de faire pareil. D'un point de vue pratique, se rendre compte qu'on est capable de faire des choses soi-même, des choses qu'on n'imaginait pas pouvoir faire sans l'aide de quelqu'un. Donc je pense qu'on a besoin de modèles, mais je n'irai pas les chercher chez eux !

*Nicolas Bonanni* : Ce que tu dis me fait beaucoup penser à *King Kong Theory* de Virginie Despentes... Son « j'écris pour les moches, les gens chiants, les grosses... », et tout son propos de parler de son viol, de ses échecs, et de le transformer en quelque chose qui n'est pas du tout un échec mais une force.

*Anne Humbert* : Oui, c'est pour cette raison que je fais le lien avec le féminisme où il y avait plein de filles qui admettaient des choses dont elles

n'étaient pas fières mais à partir desquelles elles arrivaient à se mettre en mouvement. Si on avait des modèles de ce genre dans le monde du travail, ça aurait un impact social plus important et plus positif que les supers ingénieurs qui font toujours tout bien, qui arrivent à nourrir le monde et qui savent toujours tout ce qu'il faut faire.

*Fab, Groupe Grothendieck* : J'ajouterais un questionnement : est-il vraiment nécessaire d'avoir des modèles personnifiés ? Il me semblerait plus intéressant de se référer à des types d'organisation ou à des pratiques, plutôt qu'à des idoles. La question du partage d'expérience et de la vie quotidienne dont Anne parlait me semble un point de départ intéressant. Il ne faudrait cependant pas en rester à des constats d'indignation, à l'expression de ressentiments. D'où la question des imaginaires, des modèles. Je précise que quand on parle de modèles pour penser une société future, on ne pense pas à retourner dans une société patriarcale ou féodale !

***On reviendra sur cette question de l'impuissance, des manières d'y répondre et des pistes que vous proposez pour y répondre mais avant ça, Fab, tu hochais la tête lorsque Nicolas parlait de l'enjeu de conjuguer « extérieur » et « intérieur » du système. Veux-tu rebondir ?***

*Fab, Groupe Grothendieck* : Pour prendre mon cas personnel, j'ai fait un master en biologie. On me proposait une thèse au CEA à 1500€. Comme j'étais dans une grosse période de politisation, j'ai refusé la thèse, j'étais dans la posture « Il faut fuir ce monde-là ». Par la suite, je me suis retrouvé dans de petits milieux plutôt anarchistes où on était nombreux dans cette posture de fuite de l'université. Avec le recul, je suis finalement « retourné à l'université », mais d'une autre manière. Au regard de ça, ma posture actuelle est une ligne de crête : en effet, si les 10 % qui se politisent quittent l'université, les autres 90 % vont continuer exactement pareil. Il me semble indispensable qu'il y ait des structures, syndicales ou non, qui se fassent dans le milieu du travail et dans le milieu universitaire, donc également chez les étudiants. Il faut qu'il y ait des organisations politiques qui prônent les valeurs dont parlait Nicolas : une société émancipée, sans domination. Je n'arrive pas à comprendre qu'on fasse ça à l'extérieur. Avec des amis on a cherché à créer des structures qui soient entre les deux, qui tout à la fois soient rejoignables par des ingénieurs ou des chercheurs, et en même temps qui posent des questions fondamentales, des questions politiques, des questions vastes de mise en mouvement. Je pense à l'Université Autogérée à Grenoble, une association de partage de savoirs et de savoir-faires, ou au collectif Faut-il continuer la recherche ?, qui questionne le rôle de la recherche scientifique.

Au contraire de cette dynamique, il est assez amusant de voir le nombre d'ingénieurs qui viennent à l'Université Autogérée pour faire de la soudure, du crochetage ou du pain etc. Tant que ça reste un hobby, pourquoi pas. Mais

il y a un narratif autour de ces pratiques : ils croient que c'est avec leurs auto-cuiseurs fabriqués en boîte de conserve qu'ils vont sauver le monde...

*Nicolas Bonanni* : Ton anecdote vient rencontrer les réflexions de l'Atelier paysan dans leur livre *Reprendre la terre aux machines*. L'Atelier paysan, c'est une structure qui fabrique des auto-cuiseurs solaires ou autres trucs géniaux comme ça, mais ils ont en même temps la lucidité de dire : tout ça ne va pas changer le monde, parce que pendant qu'on fait une petite goutte ici, la marée monte très vite. D'où l'articulation de ces aspects avec un projet de transformation sociale et de confrontation. Rappeler qu'en face il y a des acteurs, des entreprises, des institutions.

*Fab, Groupe Grothendieck* : En effet, chez bon nombre d'ingénieurs cet aspect est absent : bien souvent il n'y a pas cette envie de dire « On est dans la merde, d'où ça vient ? ». Dès lors qu'il faut chercher les causes des problèmes sociaux, les financements, les levier sur lesquels on pourrait agir, là c'est très dur. Mais je dois dire que j'ai été méchant avec ceux qui font des auto-cuiseurs, parce qu'en fait c'est un processus : ils commencent à voir ce qui se passe à l'Université autogérée, donc ça transforme un peu certaines choses dans leur réflexion sur comment s'organiser...

*Nicolas Bonanni* : C'est là où c'est intéressant ce qui se passe, par exemple dans les collectifs dont tu parles. Des gens qui sont à l'intérieur travaillent avec des gens qui sont à l'extérieur du monde de l'université : ça permet d'espérer que les deux s'enrichissent, qu'on trouve des prises sur la situation qu'on n'aurait pas eu sinon. Il est évident que si tu fondes un groupe d'action dans lequel tous les membres sont extérieurs à l'université, ils vont être à côté de la plaque, ils vont sortir des beaux slogans, ça va être génial mais ça ne va servir à rien. Mais par contre si tu ne mets que des gens de l'intérieur, ça va vite devenir un organe corporatiste. Comment fabriquer des organisations qui permettent ce type de rencontres pour réussir à faire péter le truc ? Mon ambition n'est évidemment pas que tous les salariés changent de boulot, ou bien que tous les thésards se barrent, mais je sais que c'est aussi le fait d'aller voir à l'extérieur de ce monde-là qui permet de ramener des idées de l'extérieur qui viennent faire bouger des lignes. Le monde des déserteurs est chiant et impuissant quand il est auto-centré, quand il devient un monde à part entière justement.

*Fab, Groupe Grothendieck* : C'est justement ce qui est en train de se passer, majoritairement.

*Anne Humbert* : Justement, c'est quelque chose qui me dérange dans ce mouvement des ingénieurs déserteurs : tout le monde ne peut pas le rejoindre. Donc dans ce sens-là non plus ce n'est pas une perspective pour le champ social. En gros, seuls ceux qui ont un PEL bien rempli, ou des parents qui peuvent les aider, ou des capacités pour réseauter peuvent facilement rejoindre le mouvement. Ce n'est donc pas un mouvement qui peut se généraliser.

*Nicolas Bonanni* : Évidemment. Mais par contre, j'ai l'impression qu'on peut entendre ce terme de désertion dans au moins deux sens : pratique et idéologique. En pratique, désérer, c'est *arrêter de faire*, c'est la grève du zèle. On sait bien que dans un boulot, si les salariés se contentent de respecter les obligations légales, qu'ils attendent les instructions pour tout, alors la machine se grippe. Ça c'est la désertion pratique. Mais désérer, c'est aussi *arrêter de croire*. Arrêter de croire la propagande des médias sur les mouvements sociaux, arrêter de croire la propagande de ce système, arrêter d'adhérer au narratif que ce système écocidaire, mortifère et immoral produit sur lui-même.

Et pour l'aspect « arrêter de faire », je veux rappeler que ça peut vouloir dire changer de travail (ce qui sera selon moi par convenance personnelle), mais ça peut vouloir dire aussi essayer de créer des choses en dehors, avec des formes différentes, collectives, solidaires, etc. Dans la tradition des « expériences de préfiguration », pour travailler sur une autre société.

En bref, il y a des manières de désérer en pratique et des manières de désérer en ne faisant plus corps avec le système dans lequel on est, de ne plus y croire. Il y a là dedans une posture assez inspirante je pense. Alors si ce qu'on critique c'est la désertion comme posture politique, je pense un peu expéditif de dire que ça fait pas parti de la solution mais carrément du problème.

*Fab, Groupe Grothendieck* : Concernant ceux qui désertent mentalement, j'utilise le terme de refusant. Tu refuses, tu es toujours là, mais tu refuses.

*Anne Humbert* : Je te rejoins, ceux qui restent dans le système mais qui arrêtent de croire ne sont pas des déserteurs. On avait parlé ensemble du livre *Le travailleur de l'extrême*, exemple-type de quelqu'un qui est là mais qui n'y croit pas du tout, qui n'est pas là par conviction. Pour moi, l'auteur n'est pas un déserteur. Je réserve le terme à ceux qui partent et qui pensent qu'ils partent du système, alors que personne ne part jamais vraiment du système. Je ne rejoins pas l'idée que ceux qui restent dans ce système y adhèrent forcément. J'ai l'impression que ça épouse le discours des RH et des multinationales qui disent « Si l'entreprise n'est pas conforme à vos valeurs, ne vous gênez pas, la porte est grande ouverte », ou qui nous demandent de faire des lettres de motivation pour rentrer dans leur boîte. On sait bien qu'on fait des lettres de motivation uniquement pour leur plaire, mais qu'en fait, on ne rêve pas de travailler dans cette boîte. Quelqu'un qui affirmerait « j'ai toujours rêvé de sauver le monde en travaillant pour telle entreprise », on n'y croirait pas. En fait, la vérité serait probablement plus proche de « je n'ai pas eu ma thèse, dix entreprises m'ont refusé, je suis en galère donc je postule chez vous ».

Quand les déserteurs disent que ceux qui restent dans le système souffrent de dissonance cognitive, je ne suis pas d'accord. En réalité, c'est si on croyait vraiment aux lettres de motivation qu'on écrit qu'on souffrirait de dissonance cognitive. Mais on est très nombreux à n'avoir jamais cru à ça, à avoir pris ce boulot tout simplement parce qu'on n'avait pas de meilleur choix.



## *Peux-tu rappeler ce qu'est la dissonance cognitive ?*

*Anne Humbert* : C'est le fait pour un individu d'être en souffrance pour cause d'un trop grand décalage entre ses valeurs et la situation.

*Nicolas Bonanni* : C'est important que tu mentionnes ce terme. Pour résoudre ou réduire la dissonance cognitive, on est souvent tenté de changer ses valeurs, d'adhérer au discours dominant qui justifie sa situation. « Je fabrique des armes, mais c'est pour la paix dans le monde », « on fait comme ça, mais de toutes façons on ne peut pas faire autrement », etc. Alors je vois d'un œil très positif le fait que des gens arrêtent d'y croire, qu'ils se disent qu'ils sont inutiles. C'est lucide, et ça peut être le début d'un changement matériel.

*Fab, Groupe Grothendieck* : Entendu, ça permet de garder un sens dans sa vie. Peut-être même de garder des gens stables au niveau mental. Mais ce n'est pas politique.

Par exemple, nous avons eu une discussion collective au sein de Faut-il continuer la recherche ? autour du *Manifeste* des Désert'heureuses, et nous n'étions pas d'accord avec eux. Personne parmi nous ne défendait la position selon laquelle il faut se barrer et aller faire sa ferme en Ardèche. On mettait plutôt en avant le fait de prendre conscience de l'inutilité ou de la nocivité de nos boulots, et de la nécessité de ne pas rester seul. Il faut trouver des collègues de boulot, trouver des organisations autour.

*Anne Humbert* : Je suis d'accord. La solution que je propose pour réduire cette dissonance cognitive, pour pas changer ses valeurs justement, c'est simplement d'être honnête. C'est pour ça que je propose de briser la honte, d'arrêter de se raconter qu'on croit à notre boulot, arrêter de se raconter qu'on fait ce qu'on fait par conviction. Pour ma part, je sais très bien que je fais mon métier parce que je n'ai pas de meilleur choix

*Nicolas Bonanni* : Oui, mais ça ne débouche pas sur une proposition politique ! Tu vas te retrouver tous les matins à la machine à café avec tes collègues, et te dire « ce boulot est nul et inintéressant, et inutile socialement, on est juste là pour la paye... ». Et après ? Où est la sortie ?

*Anne Humbert* : Dans son livre *La chair est triste hélas*, Ovidie raconte comment de très nombreuses femmes sont prises par la dissonance cognitive au sein de leur couple, et qu'elles vivent avec ça. Je ne pense pas qu'elles changent leurs valeurs, je pense qu'elles prennent sur elles.

*Fab, Groupe Grothendieck* : Plus globalement, la dissonance cognitive nous prend dès qu'on rentre dans un supermarché, à chaque fois qu'on prend notre voiture. Dans le techno-capitalisme, cette dissonance cognitive est omniprésente, et tant qu'elle ne dépasse pas un certain niveau, je crois qu'on peut l'accepter. Au-delà de la dissonance cognitive, ce qui est important c'est

quelque chose qui nous dépasse, qui n'est pas que de la somme d'individus, mais de l'ordre de forces, de rapports de forces, de stratégies politiques, de mouvement sociaux et d'idées qu'on diffuse. Individuellement, j'ai ma dissonance cognitive, mais je sais que par ailleurs je participe avec d'autres d'un mouvement de fond pour la transformation sociale. C'est ce qui fait que j'arrive quand même à dormir le soir. Je pense qu'à ce titre le mouvement des Gilets Jaunes a été très important pour beaucoup de monde puisque nous nous retrouvions, sur des rond-points, dans des manifs avec nos petites dissonances cognitives du quotidien et nous en faisons une force d'action et d'organisation qui dépassait notre cadre de vie personnelle. C'est ce que raconte Marion Honnoré dans son récit du mouvement, par exemple. Je pense qu'au-delà de chaque mal-être personnel et refus parcellaire, ce mouvement social novateur ouvre de nouvelles pistes révolutionnaires partant de la perte de sens généralisée et de cette fluidité imposée, qui est en fait une précarité. Où était-il l'ingénieur déserteur pendant ce temps ?

*Nicolas Bonanni* : Ce que vous reprochez aux déserteurs il me semble, c'est de faire croire qu'il serait possible de résoudre la dissonance cognitive sans changer de société, sans se débarrasser du capitalisme. L'autre nom de la dissonance cognitive, c'est l'aliénation ; et la « désertion » ce serait faire croire que dans cette société-là, on pourrait résoudre l'aliénation par des choix individuels. Alors que la réalité, c'est qu'on vit dans une société dont le moteur économique repose sur l'exploitation, la plus-value, le sur-travail, et qui donc produit de l'aliénation. Donc si on veut résoudre la dissonance cognitive, c'est un système qu'il faut renverser.

*Anne Humbert* : C'est un bon résumé. C'est comme dans le livre *Le ménage des champs* : à l'origine, l'auteur croit qu'en se reconvertissant d'ingénieur à éleveur de chèvres, il va résoudre le problème de l'aliénation. Mais une fois qu'il est agriculteur, il se rend compte qu'il doit pucer ses animaux, qu'il doit surveiller leur reproduction, qu'ils doivent respecter pléthore de normes, et sa ferme ressemble à un laboratoire tellement il y a de normes d'hygiène.

La « mobilité », cette volonté de changer de métier, c'est un mythe qui repose sur le fait qu'on voit tous les défauts de notre travail actuel mais pas ceux de notre futur métier sur lequel on fantasme. Et une fois qu'on a changé de métier, on se rend compte après trois ans, que notre nouveau métier est aussi pourri que le précédent. . Le mythe de la mobilité est omniprésent.

C'est comme en entreprise, quand une équipe n'arrive pas à faire aboutir un projet, les dirigeants pensent qu'il faut changer l'équipe. Donc ils virent tout le monde et mettent de nouvelles personnes à la place. Et la nouvelle équipe rencontre finalement les mêmes difficultés que la précédente. Et on la vire à nouveau et on met en place une nouvelle équipe...

Une autre illustration du phénomène, c'est le film *Mange, prie, aime*, où le personnage principal avait tout pour être heureux (un boulot épanouissant, un mari qui l'aime, des amis, un appart...), mais elle n'était pas heureuse, elle manquait de sens. Elle a un déclic : elle plaque tout, sans savoir ce qu'elle fera derrière. Elle a une phase initiatique un peu dure où elle apprend la vie,

et à l'issue d'une certaine période (pas trop longue, ouf), elle trouve un sens à sa vie. Elle rencontre le vrai amour qui est mille fois mieux que l'amour qu'elle croyait avoir, et en plus elle rencontre le succès.

Tous les récits de déserteurs sont imprégnés de ce mythe de la mobilité, en même temps qu'ils le promeuvent. Parce que ceux qui écrivent des livres et qui sont invités à la télé, ce sont ceux qui ont réussi leur désertion. Jamais ceux qui sont rentrés dans une spirale infernale et se sont retrouvés à la rue.

*Fab, Groupe Grothendieck* : On baigne dans la culture petite-bourgeoise de la classe créative. Chacun est tenu d'adhérer à cette injonction à la mobilité, à avoir une forte individualité, à faire du sport, à être attractif. Maintenant, tout est « fluide », c'est la « société fluide ». Cette culture petite-bourgeoise a d'autres caractéristiques évidemment, mais elle se présente comme un idéal à atteindre. Il faut briser ce mythe-là, ce qui passe par le fait de dire que les problèmes ne sont pas individuels, mais que c'est collectivement que les problèmes sociaux peuvent se régler. Même si, évidemment, même dans une société débarrassée de l'exploitation et de la domination comme rapports sociaux, il y aura toujours des choses déplaisantes, des gens qui s'embrouillent, des problèmes...

*Anne Humbert* : Ce que tu décris est très bien défini dans *Le nouvel esprit du capitalisme*. Ceux qui sont valorisés dans la société actuelle, ce sont ceux qui sont mobiles, capables de faire table rase du passé, capables de réseauter, qui sont des entrepreneurs d'eux-mêmes, capables de passer d'un projet à un autre pour augmenter leur valeur individuelle, en ayant des parcours de vie unique, mais pas farfelus. Ce qu'on vend aujourd'hui, ce ne sont plus des compétences mais des parcours de vie.

*Nicolas Bonanni* : Ça m'évoque les travaux de Zygmunt Baumann sur la société liquide. Parce que l'idéologie bourgeoise ou petite-bourgeoise, c'est l'idéologie dominante, portée par la classe dirigeante. Mais cette idéologie n'est pas immuable, elle évolue au fil du temps. Ce qui était valorisé il y a quelques dizaines d'années c'était la stabilité, l'enracinement, le fait d'être fidèle à ses valeurs, à ses convictions, être attachés ; alors que maintenant ce qui est valorisé c'est le mouvement, le changement, le voyage, le fait de se déplacer physiquement ou socialement.

Il me semble évident que cette idéologie, ce système de valeur, c'est le reflet de la structure matérielle : à la différence de l'époque fordiste, nous sommes dans une période où le capitalisme a besoin d'individus mobiles. On n'est plus sur des grands centres de production, avec 10 000 ouvriers qui vont y passer leur vie. La forme du capital a changé : on a besoin de travailleurs qui changent, qui s'adaptent, qui sont réactifs, qui sont capables de faire des propositions, capables de bouger quand on leur demande, voir même avant qu'on leur demande de bouger. Et clairement c'est ça l'idéologie dominante. La question que tu soulèves assez justement dans ton livre, c'est comment faire pour porter une contestation sans reconduire l'idéologie dominante. Que ce soit à travers le libéralisme (le fait d'affronter ça de façon individuel,

de produire des récits individuels) mais aussi à travers la conception liquide de choses.

Il faut aussi prendre en compte le coup d'après, les réactions (au sens propre) à la société liquide. Baumann décrit comment ces injonctions permanentes à « s'adapter », à « changer », à « muter » produisent en réaction tous les discours nationalistes et identitaires de repli. Parce qu'à force d'être soumis à tous ces discours de *winner*s où on raconte qu'il faut simplement le vouloir pour changer sa vie, on peut légitimement ressentir une forme de ressentiment social envers ceux qui viennent nous faire la leçon. On voit bien comment ce mépris de classe est une des causes du vote Front national – avec le ressentiment raciste que je ne nie pas. Il serait bon selon moi de tirer quelques leçons de l'antiracisme moral des années 80-90. Donc évidemment les discours moralisateurs des bac+5 : non merci.

Mais je veux insister sur ce point : dans le cadre de luttes sociales, dans le cadre d'un vrai moment de luttes, de conflits avec l'État, cette question de la désertion, le fait qu'on puisse s'échapper, me semble très importante. Dans le cadre d'un mouvement de confrontation, il est bon de savoir qu'il y a des pistes de sortie, que les choses sont pas monolithiques, et que ce qu'on n'arrive pas à changer à l'échelle individuelle il faut réussir à le transformer socialement.

#### **Sources :**

- Åke Anställning, *Le travailleur de l'extrême*, Ici bas, 2018.
- L'Atelier Paysan, *Reprendre la terre aux machines. Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Seuil/Anthropocène, 2021.
- Nicolas Bonanni, *Que défaire ? Pour retrouver des perspectives révolutionnaires*, Le monde à l'envers, 2022.
- Eve Chiapello et Luc Boltanski, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard/Tel, 1999.
- Les Désert'heureuses, *Manifeste*, sur <https://desertheureuses.noblogs.org/>.
- Groupe Grothendieck, *L'université désintégrée. La recherche grenobloise au service du complexe militaro-industriel*, Le monde à l'envers, 2022.
- Marion Honoré, *Devenir Gilet jaune. Histoire sensible d'une lutte*, Le monde à l'envers, 2021.
- Anne Humbert, *Tout plaquer. La désertion ne fait pas partie de la solution... mais du problème*, le monde à l'envers, 2023.
- Ryan Murphy, *Mange, prie, aime* (film), 2010.
- Xavier Noulhianne, *Le ménage des champs. Chroniques d'un éleveur au XXIème siècle*, Le bout de la ville, 2016.
- Ovidie, *La chair est triste hélas*, Julliard, 2023.
- Zigmunt Baumann, *Identité*, L'Herne, 2009.

██████████ *Propos recueillis en juillet 2023.*

*Brochure éditée en octobre 2023 à l'occasion de la tournée de présentation de*  
Tout plaquer. ██████████